

Zola, le poète

Jean Cocteau, de l'Académie Française

Discours prononcé le 5 octobre 1958

Rien de plus durable ni de plus solide qu'une glorieuse injustice. On peut arracher de l'ombre une force qui demeurerait invisible, mais il est difficile d'éclairer la part d'ombre d'un buste en pleine lumière. En outre une étrange paresse enfonce les esprits dans un malentendu, par crainte des efforts que toute révision de procès exige.

C'est de la sorte que la gloire posthume fixe une figure et s'oppose à ce que les vivants la ressuscitent et lui découvrent des aspects nouveaux. N'essayez pas de détruire une légende. L'Histoire montre du vrai qui se déforme à la longue et devient faux. La légende montre du faux qui prend forme et devient du vrai à la longue. Cette vérité mystérieuse l'emporte même sur les preuves, et malheur à ceux qui plaident contre elle.

Cependant, comme j'aimerais plaider la cause de Zola et mettre sur la table des juges de quoi les confondre et les convaincre que ce grand réaliste était un grand poète.

Comme j'aimerais plaider la cause du réalisme véritable et dire : « Le réalisme consiste à peindre avec exactitude les objets d'un monde propre à l'artiste et sans le moindre rapport avec ce qu'on a coutume de prendre pour la réalité ».

Aussitôt on verrait sortir des coulisses d'un théâtre qu'on accuse d'être une sorte de transcendance du Grand-Guignol un cortège de scènes si singulières, si hautes, si nobles, si émouvantes, que j'arrive mal à comprendre que leur merveille ne guérisse pas les aveugles et ne les oblige pas à reconnaître leur erreur.

Quoi, c'est de ce grossier Zola, de ce bloc de tourbe, de ce monstre obscur, ennemi de toute grâce, que sortent les chevaux blancs de la mine, la locomotive morte sous la neige, l'enfant qui saigne sur les images d'Épinal, l'ivrogne qui flambe, mille et mille exemples d'un lyrisme savant analogue au lyrisme naïf de Fantômas lequel enchantait Guillaume Apollinaire, et dont j'estime qu'il doit toujours nous servir de guide.

La poésie échappe à l'analyse.

Sa puissance contagieuse s'exprime malgré les obstacles, et, dans cette exposition de Bruxelles d'où j'arrive, elle triomphe en consacrant des artistes dont les œuvres faisaient rire le conformisme de 1913. Brancusi, Archipenko, Zadkine, Lipchitz, y règnent architecturalement, après une longue attente.

Et voici, en 1958, que le tendre héroïsme du Zola de J'Accuse commence à paraître et à vaincre l'absurde verdict du 19ème siècle.